Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 107 (1962)
Heft: 11

Artikel: Le bataillon attaquera cette nuit...
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343132

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dans les engins américains, ce sont très certainement les « Polaris » et les « Minuteman » qui ont atteint le plus haut degré de perfectionnement et d'efficacité.

L'engin anti-engin

Enfin, dans le monde des fusées, l'événement le plus considérable, et tout récent, est la réussite d'un engin « Nikè-Zeus » (anti-engin) dans sa tentative de toucher une fusée intercontinentale « Atlas » servant de cible. Celle-ci a été lancée de la base de Vandenberg, sur la côte du Pacifique; elle devait parcourir 7200 km. A 1600 km de son objectif, le premier des quatre radars de « Nikè-Zeus » repérait l'engin. Tout le système se mettait en fonctionnement automatique, précisant le parcours et mettant le contre-engin en mouvement jusqu'à l'intersection de la trajectoire adverse. C'est la première fois qu'une fusée intercontinentale, propulsée à la vitesse de 28 000 km /h, a pu être interceptée. Jusqu'à présent, la défense d'un continent était pour ainsi dire impuissante contre cette catégorie d'armes.

Ainsi, à leurs progrès accomplis au niveau de la deuxième « génération », si ce n'est parfois la troisième, les fusées américaines viennent d'ajouter une vraie prouesse technique, qui est surtout un succès de la conduite du tir au radar. Ce succès ne signifie rien moins que la fin de l'invulnérabilité des engins intercontinentaux d'un adversaire.

J. Perret-Gentil

Le bataillon attaquera cette nuit...

1. Introduction.

Nous pourrions, une fois, devoir payer cher l'aspect simpliste, et même naïf, que revêt dans nos manœuvres le combat nocturne. Ces exercices de grande envergure sont certes,

avant tout, des épreuves de commandement, d'états-majors, utiles et nécessaires, nous le savons. Mais voit-on bien l'image du combat — la caricature devrions-nous dire — qu'ils impriment dans l'esprit des chefs subalternes et dans celui des combattants ? Et si l'on peut, à juste titre, être inquiet pour ce qui a trait aux manœuvres diurnes, que penser alors des opérations nocturnes, attaques de compagnies ou de bataillons, le plus souvent improvisées en quelques minutes et conçues sur le type même des actions de plein jour ?

Savoir improviser est un don. Mais il n'excuse pas le défaut de travail et de préparation : on ne doit y faire appel que pour parer aux impondérables qui se mettent en travers d'un plan soigneusement pensé, qui demeure la condition première — l'Histoire militaire nous le prouve — de toute opération que le succès couronne.

Dans le combat nocturne, plus qu'ailleurs, cette règle fait foi.

* * *

Combattre de nuit, et surtout attaquer de nuit, est entreprise complexe. Au point que Frédéric le Grand se refusait obstinément à le faire, que Napoléon était très réticent, que Clausewitz faisait les plus grandes réserves. Attaquer de nuit, c'est vouloir infliger un démenti à ces trois classiques auxquels il est difficile de ne pas concéder une certaine autorité en la matière...

Les temps modernes nous fournissent heureusement des exemples de chefs qui crurent à l'attaque nocturne, en dépit du scepticisme de leurs grands devanciers. L'offensive de la 4e Armée sur la Somme, le 14 juillet 1916, en est un exemple. La bataille d'El Alamein, le 24 octobre 1942, en est un autre, combien frappant. En Normandie, sur le Rhin, les forces alliées attaquèrent fréquemment dans la plus totale obscurité. Et les guerres d'Indochine et de Corée vinrent confirmer ce que l'on ne peut considérer que comme une évolution : *la nuit n'existe plus ; elle a cessé de marquer, dans le déroulement des opérations, les temps d'arrêt qu'elle imposait jusqu'alors.*

C'est sur un front de 65 km. par exemple que, dans la nuit du 26 novembre 1950, les forces nord-coréennes attaquèrent le 2e CA sud-coréen et le détruisirent complètement, en dépit de son énergique résistance, avant que l'aube ne pointât.

* * *

Et demain ? La tactique dispersée de la guerre atomique ne va-t-elle pas donner une nouvelle valeur aux opérations nocturnes ? Quelle tentation, en effet, de s'infiltrer de nuit dans les vides obligés du dispositif ennemi, jusqu'à l'un de ces corps de troupe isolés, pour le saisir à la gorge... Et quelle force une armée inférieure en effectifs et en moyens ne puiserait-elle pas dans semblables opérations dont les guerres passées ont déjà prouvé qu'elles pouvaient atteindre l'échelon du corps d'armée...

Mais, comme le montre parfaitement El Alamein, une opération nocturne de grande envergure ne peut être *que la juxtaposition sur des axes parallèles ou divergents d'attaques de bataillon.* Et toujours, nous en revenons à ce problème de base que nous comprenons mal, que nous réalisons pratiquement plus mal encore : Comment *le bataillon attaquera-t-il dans l'obscurité?* C'est à cette question que nous voulons essayer de répondre.

Nous étudierons :

2. — Les avantages de l'attaque nocturne.
3. — Avantages et inconvénients de l'illumination du terrain.
4. — L'exacte préparation et organisation du déroulement de l'opération :

   Les reconnaissances.
   Le plan de combat.
   La préparation et l'occupation de la base d'attaque.
5. — Le comportement lors de l'arrivée sur les objectifs.
6. — Les conclusions.

2. Attaquer de nuit est le plus souvent avantageux

— *Que recherche l'assaillant ?*

Avant tout, à *saisir une initiative des opérations* qui lui a peut-être échappé durant le jour ou que son infériorité matérielle ne lui permet de réaliser que dans l'obscurité.

Ou alors, par son attaque nocturne, il veut *tenir son adversaire en haleine*, l'empêcher de se reposer ; mieux encore, l'empêcher d'organiser, sous le couvert de l'obscurité, une trop solide position défensive.

Un autre but de l'attaque de nuit pourra être *la prise d'une importante position* ennemie, ou celle d'une ligne de terrain qui servira de *base d'attaque* pour l'offensive projetée à l'aube.

Par une attaque nocturne aussi, l'assaillant voudra *attirer dans son secteur* les réserves d'un défenseur qui sera attaqué à l'aube sur un autre point du front.

Enfin, l'attaque de nuit pourra parfois ne pas constituer un tout par elle-même, mais bien plutôt *la prolongation d'une opération* commencée durant la journée ; ou, au contraire, *le prélude à une attaque* qui sera poursuivie au-delà de l'aube.

— *La surprise :*

La première caractéristique de l'attaque nocturne réside dans le facteur *« surprise » qu'elle ménage à l'assaillant ;* ce dernier peut concentrer les moyens nécessaires sous le couvert de l'obscurité, échappant ainsi à la détection aérienne et terrestre du défenseur.

— *Les feux de la défense :*

Le défenseur, de son côté, assailli dans la nuit, *ne peut jouer de ses feux de barrage* comme il le ferait en plein jour. Il peut, certes, déclencher certains feux fixes, mais ne dispose pas de la souplesse qui lui serait nécessaire. L'appui de son

aviation lui fait défaut. Toutes conséquences qui facilitent la tâche d'un assaillant moins bien doté que lui et qui expliquent le penchant que les armées primitives (Indochine -Corée) ont toujours éprouvé pour les opérations nocturnes.

— *L'initiative des opérations :*

D'autre part, le défenseur éprouvera toujours une peine énorme *à connaître l'exacte situation du moment.* Alors que l'agresseur suit méthodiquement les phases successives d'un plan préparé dans ses moindres détails, son adversaire en est réduit à « tenir », en attendant que la situation se clarifie, que l'intention de l'ennemi se dessine, que l'effort principal et les buts de l'opération se révèlent. Initialement, *il ne peut donc que subir* et, ce faisant, *renoncer à l'initiative des opérations*, en dépit de son éventuelle et, peut-être, écrasante supériorité matérielle.

— *Une contre-attaque ?*

Le défenseur parvient-il à saisir ce qu'il croit être l'intention de l'assaillant, décide-t-il les contre-mesures qui semblent s'imposer, aussitôt il est contraint à *improviser.* Dans la nuit, dans l'incertitude relative qui demeure, *l'improvisation sera toujours hasardeuse.* La contre-attaque la plus audacieuse souffrira des risques que, par nature, elle devra accepter de courir. En dépit de tout, la supériorité de l'agresseur, même numériquement et matériellement inférieur, mais qui sait ce qu'il veut, qui sait où il va, demeure.

— *Pertes de l'assaillant :*

L'agresseur, par son attaque nocturne, *évitera les pertes* lourdes qui sanctionneraient peut-être la même opération effectuée de jour. La difficulté qu'éprouvera le défenseur à être renseigné avec suffisamment d'exactitude sur le déroulement du combat et les positions respectives des troupes au contact l'empêchera bien souvent de faire intervenir les armes nucléaires tactiques dont il pourrait disposer.

3. Illuminerons-nous le terrain ?

Deux possibilités s'offrent à l'assaillant qui veut entreprendre une opération nocturne :

— illuminer le terrain de l'action

— attaquer dans la plus complète obscurité.

L'illumination du terrain (fusées lumineuses - bombes à parachute - clair de lune artificiel par réflexion sur les nuages du faisceau des projecteurs - engagement direct des projecteurs) devra laisser les propres troupes dans l'ombre, autant que faire se peut. Elle devra donc, avant tout, s'exercer sur les positions des armes lourdes ennemies permettant aux feux d'appui de l'assaillant de se régler et de tirer à vue.

Cette illumination présente, sans conteste, nombre d'avantages : le maintien de l'axe d'attaque est grandement facilité, comme aussi la liaison entre les unités qui participent à l'opération. Les obstacles et les champs de mines se révèlent, et les défenseurs souffrent parfois de l'aveuglement auquel ils sont soumis : leurs tirs sont alors mal ajustés.

Mais, l'illumination enlève aussi au combat nocturne quelques-unes des caractéristiques qui en font la valeur. Le facteur « surprise », par exemple, perd de son efficacité. Les sources de lumière, en effet, facilitent grandement l'identification par le défenseur des axes d'effort de l'assaillant; même une illumination seulement partielle, ou celle d'axes trompeurs, non utilisés, ne remédiera pas longtemps à cet inconvénient.

L'illumination du champ de bataille exige, en outre, l'engagement de moyens considérables, si l'on veut bien penser qu'elle devra se poursuivre durant plusieurs heures. Ne disposerait-on que de moyens pyrotechniques, il faudrait dès lors se résoudre à n'éclairer le terrain que par intermittences, et peut-être localement seulement. C'est là, on le voit, une solution moyenne, mais qui risque bien de devenir la règle.

Quoi qu'il en soit, l'assaillant devra très soigneusement peser le pour et le contre lorsqu'il envisagera d'éclairer le terrain de l'opération projetée. Dans leurs attaques, les armées rustiques d'Indochine et de Corée ont toujours renoncé à cette facilité, au profit de l'action plus directe, plus brutale, mais aussi plus difficile, entreprise dans la totale obscurité. C'est ce type d'opérations que nous voulons maintenant étudier.

4. Comment le bataillon attaquera-t-il ?

Les reconnaissances.

Les reconnaissances devront être effectuées *durant le jour* encore. Le commandant de bataillon, les commandants des unités, les chefs de section, les organes de jalonnement (responsable : l'officier de renseignements), les guides devront y prendre part.

Le but des reconnaissances sera de :

a) choisir la zone de préparation ;
b) choisir les cheminements vers la base d'attaque ;
c) choisir la base d'attaque ;
d) préciser les objectifs et les axes de progression ;
e) définir les missions des unités subordonnées ;
f) coordonner l'action des compagnies entre elles et avec le feu des armes d'appui ;
g) repérer, autant que faire se peut, dans les nuits qui précèdent le jour J, les sources d'infra-rouges ennemies ;
h) régler, si nécessaire, le problème de l'illumination.

Tous les cadres du bataillon devront être parfaitement orientés, à la fin des reconnaissances, sur l'idée de manœuvre du commandant, sur les missions qui leur échoient, sur la manière dont ils rempliront leurs tâches. Alors seulement, ils peuvent commencer à préparer l'importante organisation de la base d'attaque et des cheminements qui y conduisent.

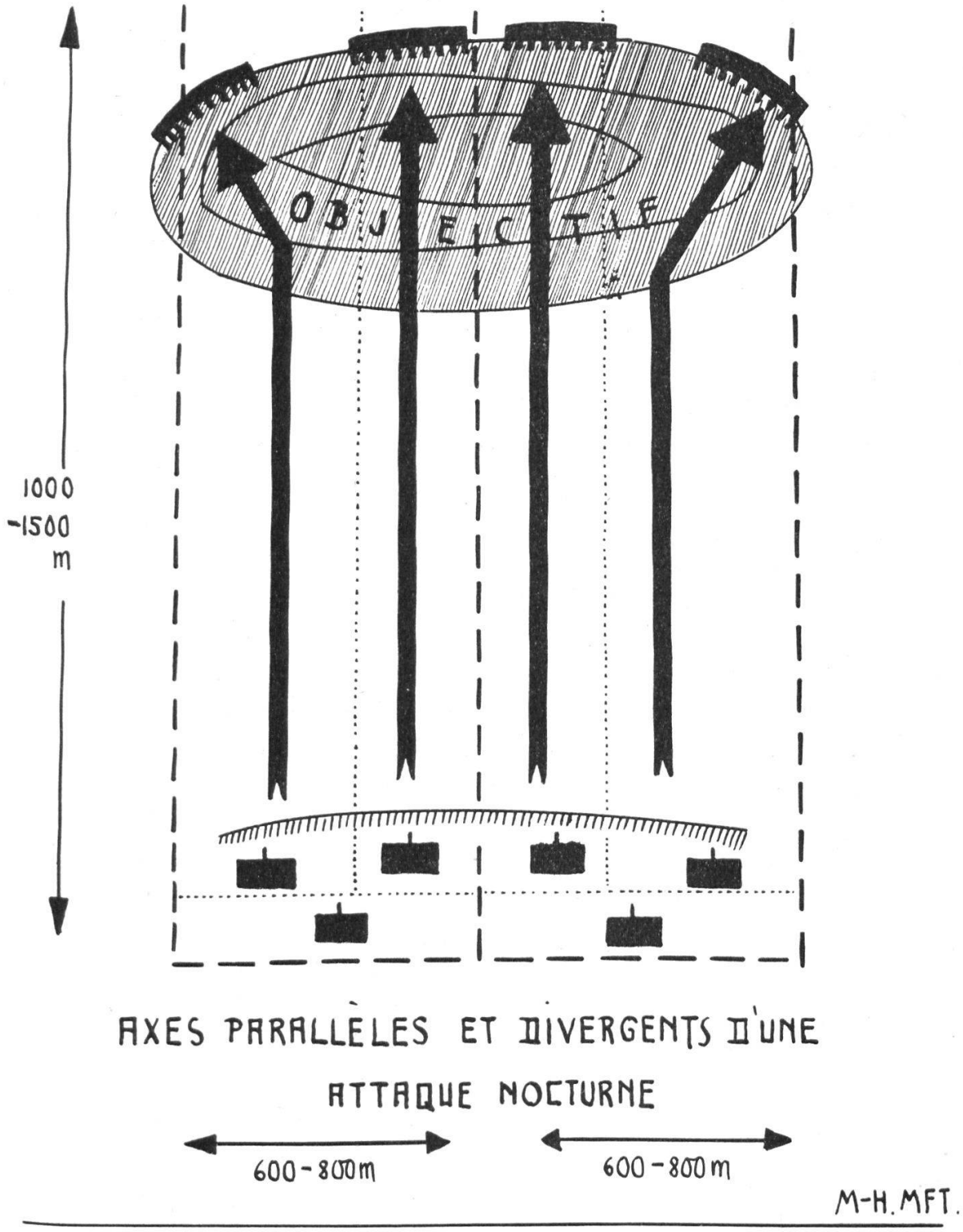
OBJECTIF
1000
-1500
m
AXES PARALLÈLES ET DIVERGENTS D'UNE
ATTAQUE NOCTURNE
600-800m
600-800m
M-H. MFT.

Fig. 1

Le plan de combat.

Le plan de combat sera donné dans le détail à tous les officiers du bataillon au cours des reconnaissances. Ceux-ci, à leur tour, le transmettront à leur troupe. Il devra s'inspirer des principes fondamentaux suivants :

a) *Le plan de combat sera simple.* Seule la simplicité peut conduire au succès dans une attaque nocturne. Toute complication contient en elle-même les germes de l'échec.

b) *La largeur du front* attribué à chaque unité ne différera pas essentiellement des normes admises pour le combat diurne. Elle peut être cependant réduite (« la conduite des Troupes » prévoit, de jour, un front d'attaque de bataillon de 800 m. ; à El Alamein, les bataillons britanniques attaquent sur 600 m.)

c) *La profondeur de l'attaque* ne différera pas de celle normalement admise dans le combat de jour (1er objectif fixé pour le bataillon à l'intérieur de la limite de portée de ses armes d'appui : 1000-1500 m.). Cependant, les objectifs d'une attaque sous lumière artificielle seront en règle générale limités plus courts que ceux d'une attaque en pleine obscurité.

d) *Les axes d'attaque* seront parallèles ou divergents (fig. 1). Ils ne devront jamais converger vers l'objectif, en raison du danger que, dans la nuit, les unités représenteraient alors les unes pour les autres, et en raison aussi de la concentration qui serait offerte à une riposte nucléaire du défenseur. Des mesures seront prises pour que les axes de progression soient marqués concrètement durant l'action, soit par des armes tirant dans les intervalles avec des munitions lumineuses, soit par des postes de marquage dotés de lumières de couleur, échelonnés de 100 m. en 100 m., immédiatement derrière les premiers éléments sur toute la profondeur de la progression.

e) *La base d'attaque.* La nécessité de faire diverger les axes de progression conduira souvent à choisir une base d'attaque dont le front sera notablement inférieur à la normale et, en tout cas, inférieur à celui de l'objectif. La base

d'attaque sera soigneusement reconnue par tous les cadres. Elle sera jalonnée, comme aussi les cheminements que les plus petites unités devront emprunter pour y parvenir.

f) *Le maintien de la direction* d'attaque en cours d'action est l'un des problèmes majeurs de l'attaque nocturne. Dans chaque section, une équipe spéciale devra être désignée, dont l'unique tâche sera de s'assurer que la section ne sort pas des limites qui lui ont été assignées, ce au moyen de boussoles et en s'aidant des indications que donneront les armes et les lumières engagées pour jalonner les axes d'attaque.

g) *La troupe qui mène l'opération* devra, de préférence, être celle qui occupa le secteur jusqu'alors. Une connaissance aussi parfaite que possible du terrain de l'attaque et des moyens de feu et de détection infra-rouges ennemis est, en effet, souhaitable, et ce à tous les échelons. Au cas où ce serait impossible, il faudrait donner aux cadres subalternes, dans les nuits qui précèdent l'heure de l'action, l'occasion de conduire des patrouilles dans le secteur où ils seront engagés.

h) *La liaison entre les unités de premier échelon* devra être très soigneusement réglée. La difficulté de le faire par radio est évidente : indiquer en code sa position topographique dans la nuit noire est un problème le plus souvent insoluble.

Des équipes spéciales de coordination devront bien plutôt être prévues aux ailes des unités en marche. La coordination pourra, en outre, se faire par le son ; les Chinois entreprirent, en Corée, leurs attaques de nuit en coordonnant les efforts des troupes au moyen de clairons, de tambours, de sifflets, de cris d'animaux.

i) *Les appuis de feu*, et la liaison des unités de premier échelon avec les armes d'appui posent un problème assez ardu à résoudre. En Corée, l'agresseur renonça très souvent à l'appui des armes d'accompagnement, ce même dans des

attaques de grande envergure, attaques de régiment ou de division, en raison des difficultés que pose la coordination exacte des feux et des mouvements.

Deux possibilités : prévoir un programme de feu rigide, réglé de jour, et tiré durant l'attaque au gré du déroulement des phases successives ou sur demande des commandants subalternes (radio - fusées lumineuses - signaux acoustiques). Ce procédé a l'avantage d'être relativement précis. Il présente cependant deux inconvénients majeurs : donner éventuellement l'éveil, lors des réglages, sur les intentions de l'assaillant et, surtout, manquer de souplesse face à une réaction ennemie inattendue.

Seconde possibilité : tir des armes d'appui sur des buts éclairés (éventuellement par les premiers échelons), et ce alors sans réglages préalables dans la journée précédant l'attaque.

Il faut cependant souligner que tous ces tirs d'armes lourdes de nuit manqueront bien souvent de précision. Il sera pratiquement impossible, quelque méthode que l'on emploie, de battre avec exactitude toutes les sources de feu et les sources d'infrarouges d'un ennemi qui aura passé de l'organisation de jour à une organisation de nuit mal connue. Et les tirs d'appui ne pourront, même éclairés, qu'être des tirs sur zone dont il ne faudra pas trop attendre ; toutes les expériences des derniers conflits le démontrent sans ambiguïté.

Ici, comme partout dans le combat nocturne, il importe de faire simple, le plus simple possible.

j) *Le rôle des réserves :* les réserves progresseront sur l'axe de l'effort principal, derrière le premier échelon de combat. Leur tâche sera, soit de parer à une contre-attaque ennemie, soit de se jeter dans une brèche ouverte dans le dispositif défensif par le premier échelon, soit de dépasser le premier échelon une fois qu'il aura atteint son objectif, soit, enfin, d'attaquer à l'aube en partant d'une base d'attaque conquise pendant la nuit par le premier échelon.

On peut enfin prévoir, dans une attaque à but limité, l'engagement de la réserve pour tenir un objectif que l'on aura enlevé avec des effectifs volontairement réduits et qu'il faudra défendre avec des forces beaucoup plus considérables.

k) *A quelle heure attaquer ?* L'heure de l'attaque dépend avant tout des buts que l'on s'est fixés : on s'engagera dès la tombée de la nuit si l'attaque vise à exploiter un succès obtenu durant le jour ; on empêchera ainsi l'ennemi de contre-attaquer pour rétablir sa situation, ou de consolider ses positions, ou de retraiter sous le couvert de l'obscurité. On attaquera généralement plus tard si l'attaque nocturne est le prélude à une manœuvre diurne qui doit la prolonger ; il faudra alors calculer le temps nécessaire à la troupe pour atteindre ses objectifs, pour se consolider, pour passer de l'organisation de nuit à l'organisation de jour. A Caen, le 7 août 1944, le IIe CA Canadien attaque à 2330 H et atteint tous ses objectifs avant l'aube. Il se réorganise et continue. Le temps qui lui a été nécessaire pour sa progression de 6-8 km. fut très exactement calculé. Même procédé à El Alamein, le 23 octobre 1942, où l'attaque anglaise démarre à 2200 H et atteint tous ses premiers objectifs à 0530 H, avant de continuer.

l) *Le commandement :* le commandement durant l'attaque nocturne sera, plus étroitement encore que de jour, dépendant du renseignement. Il sera pourtant toujours difficile, parfois même impossible, d'influencer la manœuvre prévue au plan de combat. La seule aide qui pourra être apportée sera celle du feu d'appui dont nous connaissons déjà les difficultés. Les troupes de premier échelon devront à cet effet marquer concrètement dans le terrain les points extrêmes conquis. A El Alamein la limite extrême atteinte est signalée à intervalles réguliers par des rafales de traceurs tirées verticalement en l'air. Cette méthode ne remporte pas un plein succès, mais facilite néanmoins, dans une certaine mesure, les décisions du commandement.

La liaison radio entre les chefs et les subordonnés est très aléatoire dans la nuit. A El Alamein encore, les compagnies qui progressent préfèrent tirer leurs téléphones derrière elles. La méthode de commandement nocturne qui emporte cependant la préférence est le *contact personnel entre chefs à des points de rendez-vous fixés à l'avance* et où le supérieur convoque son subordonné par un signal conventionnel.

m) *Répéter l'opération :* lorsque la troupe qui doit attaquer n'est pas au contact de l'ennemi, mais encore en arrière, il est possible de lui faire répéter l'opération qu'elle devra entreprendre. Cette répétition s'effectuera, autant que faire se peut, dans un terrain similaire à celui de l'attaque projetée ; elle sera toujours d'un grand rapport et permettra de mettre au point les derniers détails (El Alamein fut répété par le plus grand nombre d'unités).

Lorsque cette répétition générale n'est pas possible, on aura recours à une étude de l'opération sur maquette du terrain de combat (caisse à sable), ce à tous les échelons. Ce procédé, excellent déjà dans les opérations diurnes, est *indispensable* avant une attaque de nuit.

La préparation et l'occupation de la base d'attaque.

Examinons les méthodes utilisées dans deux armées étrangères, lors de cas bien déterminés : le système britannique à El Alamein et un système soviétique employé sur le front de l'Est durant le second conflit mondial.

a) *Préparation britannique de la base d'attaque* (fig. 2) : toute l'organisation de la base d'attaque se fait sous la responsabilité de *l'officier de renseignements du bataillon.*

Rien n'y est laissé au hasard.

Durant les journées qui précèdent l'attaque, l'officier de renseignements doit pouvoir disposer du personnel suivant :

— la section de renseignements au complet ;

— 3 guides de compagnie des unités de premier échelon ;

— 2 guides de compagnie des unités de second échelon.

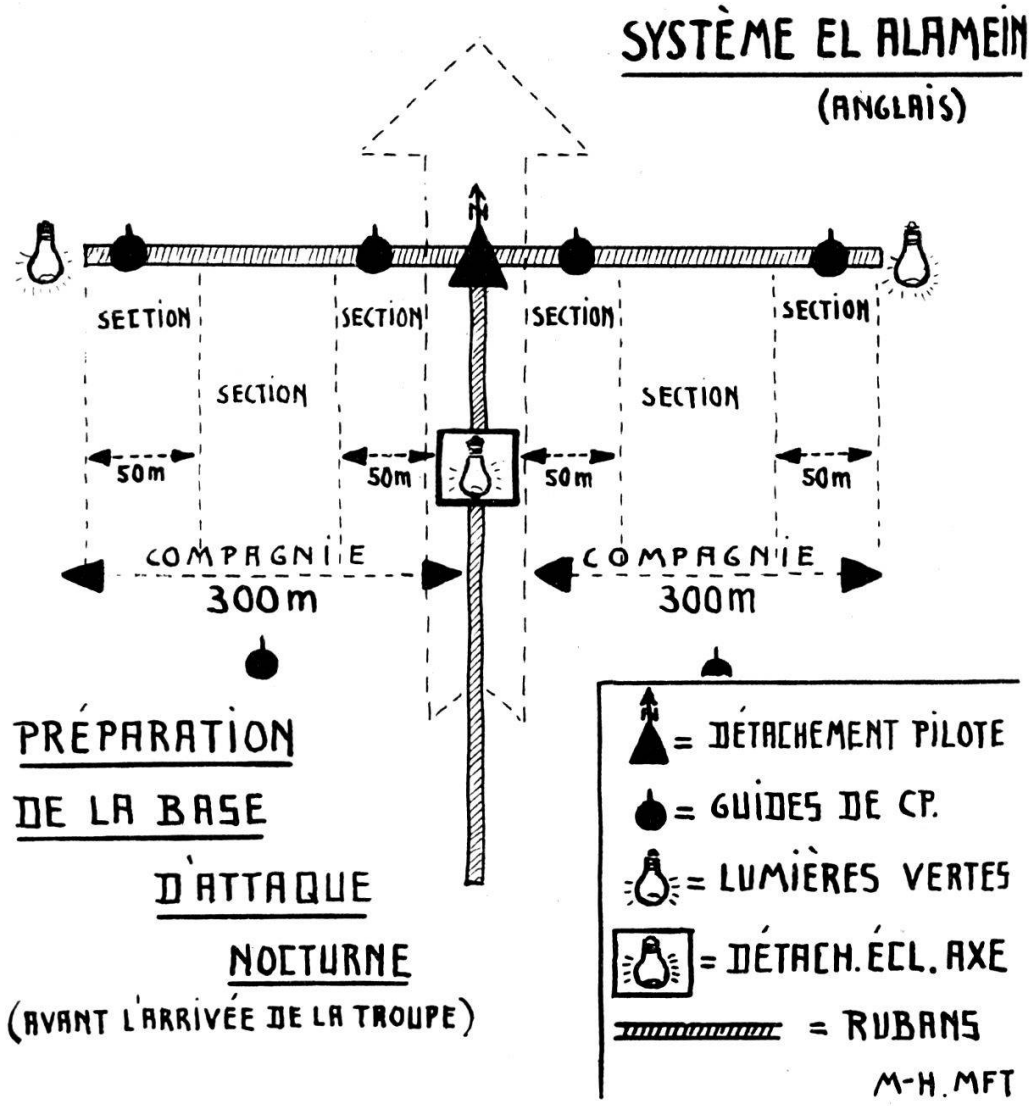

FIG. 2

Eventuellement sous protection d'une ligne de sûreté, poussée en avant, les travaux suivants sont effectués (fig. 2) :

— *la base d'attaque est marquée* sur toute sa largeur par un ruban posé sur le sol (mesuré, coupé et étalonné derrière les lignes) ;

— *la séparation des deux compagnies de premier échelon est marquée* perpendiculairement et en arrière par un autre ruban posé sur le sol. Ce ruban doit se confondre avec l'axe d'attaque du bataillon ;

— *les extrémités de la base d'attaque du bataillon sont marquées* par des lampes vertes, visibles seulement depuis l'arrière ;

— *un détachement pilote* est posté à la jointure de la bande qui marque la base d'attaque et de celle qui délimite la séparation des deux compagnies de premier échelon (l'officier de renseignement en personne et deux soldats de renseignement, chacun avec une boussole... et armés !). Mission : maintenir l'exacte direction de l'attaque — calculer exactement la distance parcourue. Une arme automatique (éventuellement même un canon de 20 mm) peut être attribuée, afin qu'ils puissent sporadiquement marquer au moyen de rafales lumineuses l'axe d'attaque du bataillon ;

— *les guides des compagnies de premier échelon* sont postés sur le ruban qui marque la base d'attaque, un à chaque extrémité du front de leur compagnie. Les guides intérieurs de chaque unité sont ainsi en liaison immédiate avec le détachement pilote du bataillon (fig. 2). Le troisième guide, parfaitement orienté, retourne en arrière, et sera responsable d'amener son unité dans la base d'attaque ; il doit jalonner le chemin qu'elle prendra ;

— *les guides des compagnies de second échelon* sont réparti de manière similaire. Différence : un seul prend place au centre de la position de la compagnie ; l'autre retourne en arrière chercher son unité, et jalonne le chemin qu'elle prendra ;

— *un détachement d'éclairage de l'axe d'attaque* (fig. 2) est placé sur la bande de séparation des unités, derrière le détachement pilote. Lors de la progression, il marquera, au moyen de lampes rouges, visibles seulement depuis l'arrière, *l'axe de l'avance au-delà de la base d'attaque.* Une lampe sera placée tous les 50 mètres environ. Par trois lampes environ, un homme avec lampes de rechange demeurera sur place pour assurer un fonctionnement sans failles du système.

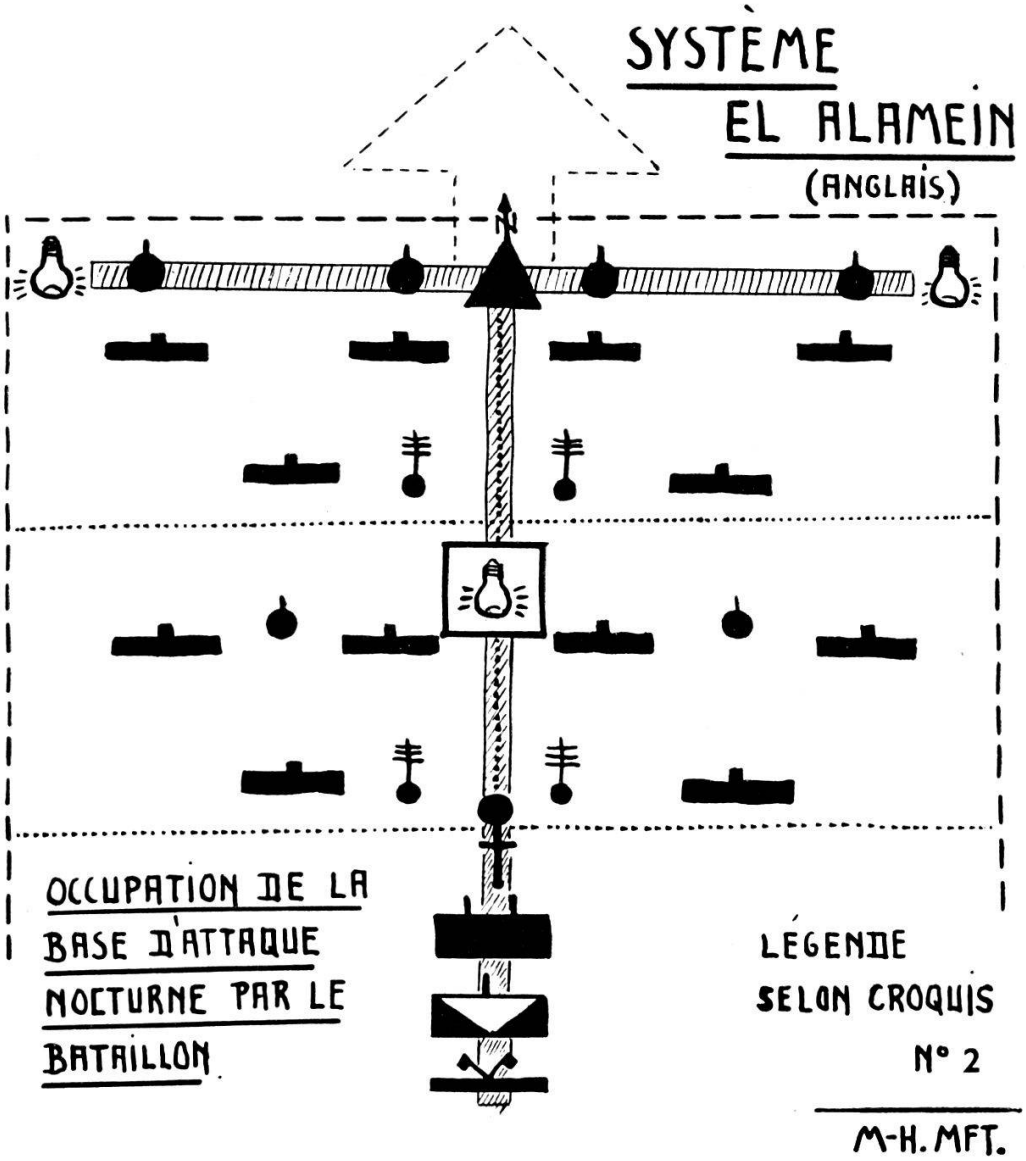

Fig. 3

Maintenant seulement, l'officier de renseignement peut communiquer au commandant que la base d'attaque est prête à recevoir le bataillon.

b) *Occupation britannique de la base d'attaque* (fig. 3) : l'équipement porté par l'homme pour une attaque d'envergure (El Alamein) est le suivant :

100 coups munitions fusil,
3 grenades,
1 pelle (50 % des hommes),

1 pioche (50 % des hommes),
FM et magasins de rechange,
2 sacs à sable vides (attachés aux jambes),
mitraillettes et magasins de rechange,
torpilles « Bangalore » (2-3 par cp.),
masque à gaz,
nécessaire de toilette,
gourde,
2 jours de vivres.

— Sous la conduite du guide, les compagnies ainsi équipées, en colonnes par un, sans intervalles, quittent la zone de préparation. Plus aucune lumière n'est nécessaire.

— Elles suivent le balisage lumineux qui les conduit directement sur leur position. Deux compagnies montent en premier échelon; deux compagnies en second échelon; le PC de bataillon sur le ruban même de l'axe d'attaque, suivi des armes lourdes et de la compagnie d'état-major.

— Les compagnies de premier échelon sont articulées avec deux sections en avant, encadrées des guides, et une section de réserve en arrière et au centre.

— Les compagnies de second échelon prennent la même formation. Le guide unique est au centre, entre les deux sections de tête.

— Les commandants de compagnie se postent à la hauteur de leur section de réserve, à proximité immédiate de l'axe d'attaque du bataillon (fig. 3). En se déplaçant sur cet axe, le commandant de bataillon doit pouvoir rencontrer en tous temps, et sans difficultés, les PC des 4 compagnies de combat, ce durant toute l'action. Le PC de bataillon et ceux des compagnies sont marqués par des lumières de couleurs différentes, toutes camouflées vers le haut et visibles de l'arrière seulement.

— La section sapeur demeure en main du commandant de bataillon. Quelques éléments peuvent avoir été détachés aux deux compagnies de tête pour assurer l'ouverture

des voies de passages urgentes dans les champs de mines ennemis. La largeur souhaitée de ces voies de passage est de 10 à 30 m. ; une voie par compagnie est considérée comme suffisante ; son marquage lumineux doit être assuré par les démineurs.

— Le service sanitaire est organisé de la manière suivante : un brancardier par section de combat ; le poste de secours de bataillon sur le ruban de l'axe d'attaque du bataillon où les brancardiers doivent pouvoir le trouver en tous temps.

— Quelque 30 minutes après être parvenu dans la zone de sa base d'attaque, le bataillon doit être prêt à s'élancer. Les préparatifs minutieux faits avant son arrivée par l'officier de renseignement ne visent à rien d'autre qu'à abréger la durée de sa mise en place. Lorsqu'une préparation d'artillerie est prévue, elle peut même s'opérer pendant que le bataillon occupe ses positions d'attaque. Tout, on le voit, est prévu avec le maximum de soins et de précision.

c) *Préparation soviétique de la base d'attaque* (fig. 4) : Le système soviétique d'organisation d'une base d'attaque apparaîtra assez rudimentaire, en comparaison de la méthode britannique que nous venons d'étudier. Il n'en demeure pas moins précis et on verra qu'il tend, lui aussi, à ne rien laisser au hasard.

L'organisation et le marquage du terrain n'est pas affaire du bataillon, comme chez les Anglais ; ils incombent aux deux compagnies de premier échelon qui ont, sur les instructions du commandant de bataillon, à préparer et à jalonner chacune leur base d'attaque.

Par compagnie, un officier est désigné comme responsable de toute l'organisation. Lui sont subordonnés 15 hommes, soit :

par section (3 sct.) :

— un détachement de sûreté (2 hommes),
— trois jalonneurs (1 chef et 2 hommes).

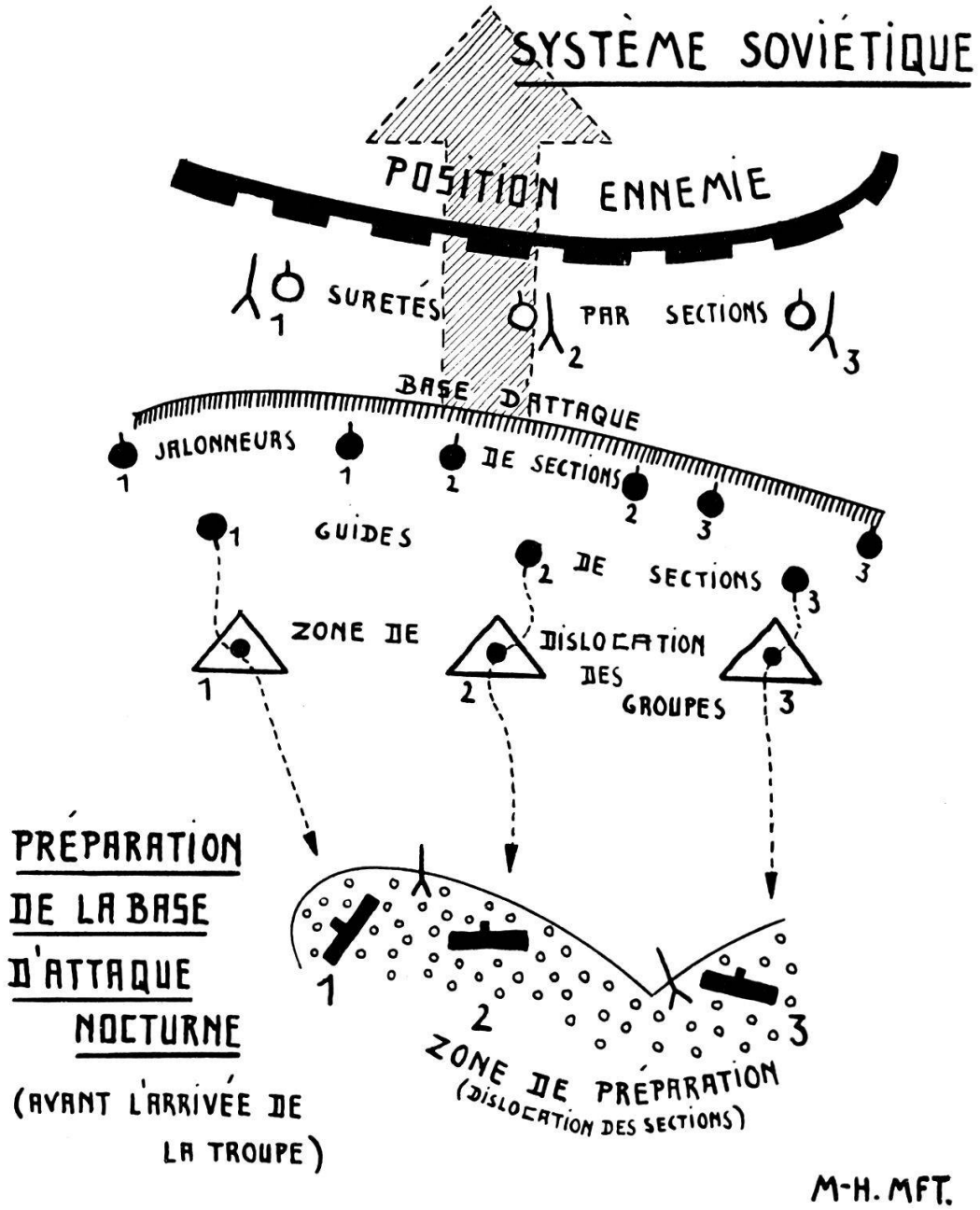

Fig. 4

Les travaux suivants sont effectués (fig. 4) :

— L'officier pousse immédiatement les sûretés des sections devant les bases d'attaque potentielles de leurs sections respectives. Ces sûretés sont munies d'armes automatiques : elles resteront en place durant toute la préparation et l'occupation de la base d'attaque.

— Il reconnaît dans le détail, avec le détachement des jalonneurs, toute la largeur de la base d'attaque de la compagnie. Il délimite exactement les secteurs respectifs des sections.

— Deux jalonneurs par section demeurent sur la base d'attaque. Ils marquent concrètement dans le terrain (papier, ruban, branches ; pas de lumières) les limites droite et gauche de leurs sections ; éventuellement, les secteurs attribués aux groupes de combat.

— Le troisième jalonneur de la section (en général le chef) retourne dans la zone de préparation de l'unité, environ 300 à 400 mètres en arrière. Sur son trajet, il jalonne le chemin que devra emprunter la section pour sa montée en ligne (toujours sans lumières). Il reconnaît, à mi-chemin environ entre la zone de préparation de la compagnie et la base d'attaque, une *zone de dislocation des groupes* qu'il délimite exactement (fig. 4).

— Dans la zone de préparation de la compagnie, les chefs de section, auprès desquels le chef jalonneur est de retour, annoncent leurs détachements prêts au commandant de compagnie. L'officier responsable de l'organisation de la base d'attaque s'annonce directement au commandant de l'unité.

La compagnie est prête et montera en ligne sur l'ordre du commandant de bataillon.

d) *Occupation soviétique de la base d'attaque* (fig. 5) : l'ordre de monter en ligne arrive ; le bataillon se met en marche. Les sections quittent indépendamment la zone de préparation de leurs unités pour se porter sur la base d'attaque.

— Sous la conduite de leur guide, les sections s'engagent en formation serrée sur l'itinéraire jalonné. Elles couvrent ainsi quelque 200 mètres jusqu'à la zone reconnue et marquée de dislocation des groupes de combat.

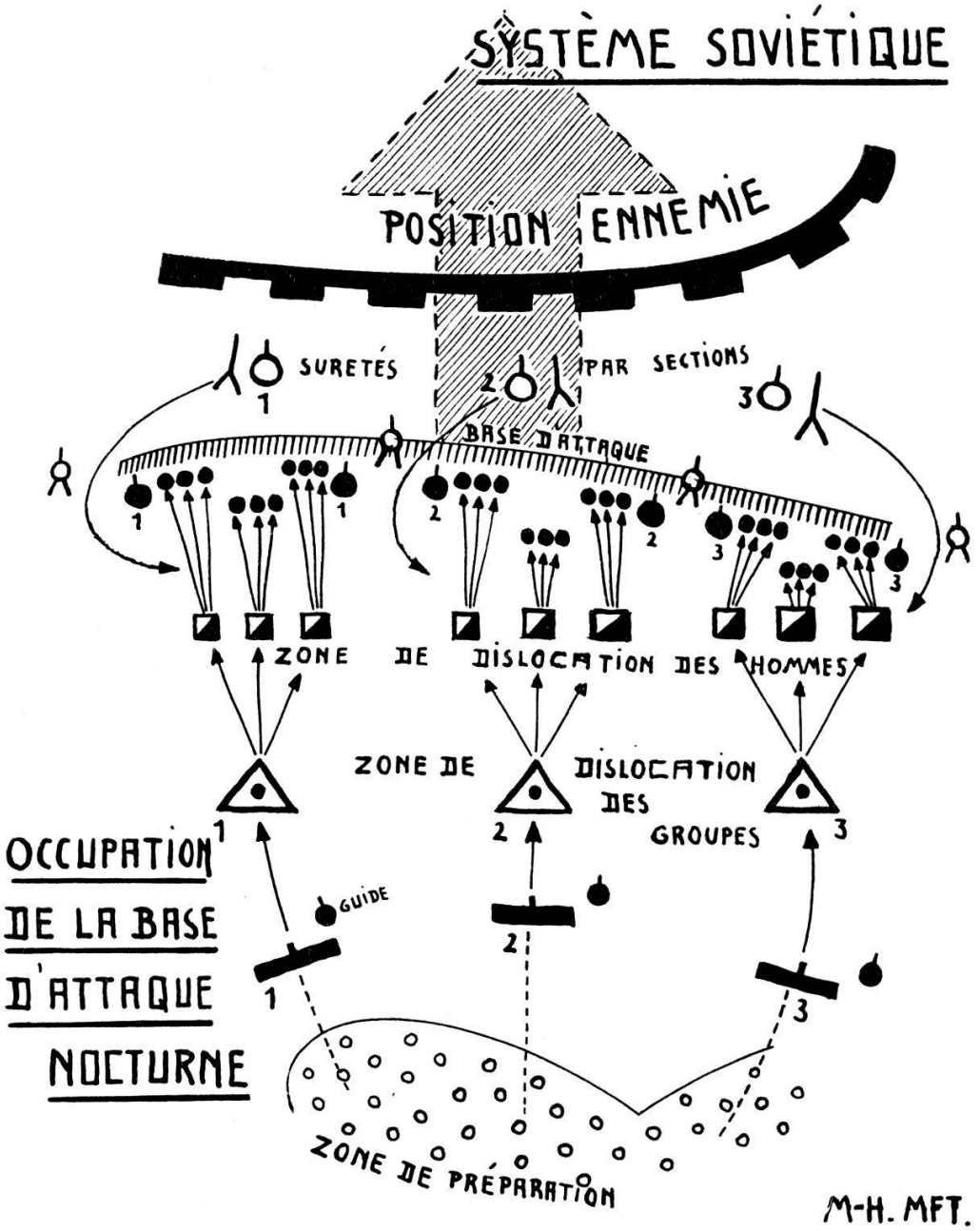

Fig 5.

— Dans la zone de dislocation des groupes, courte halte. Le guide de section oriente les chefs de groupes d'ailes sur les itinéraires qu'ils ont à suivre pour atteindre la base d'attaque (à 150 mètres environ). Le groupe du centre, l'équipe de section, les détachements éventuellement attribués (sapeurs, brancardiers, etc.) doivent continuer à suivre l'itinéraire central de la section.

— Les groupes se remettent en marche sur leurs axes respectifs (fig. 5). Ils parcourent environ 100 m. Puis nouvelle halte. Le groupe a atteint la zone de dislocation des hommes. Le chef oriente ses gens sur les positions exactes de chacun dans la base d'attaque que l'on devine à 50 m. environ. Les jalonneurs de la section laissés dans la position signalent discrètement aux groupes d'aile leur extrême position extérieure.

— Les derniers 50 mètres sont parcourus en formation linéaire, dans le plus grand silence. Chacun gagne la place qui lui est attribuée.

— Les armes automatiques (en particulier les mitrailleuses) ont progressé avec les sections. Les chefs de section les placent sur chaque flanc de leur base d'attaque. Dès le déclenchement de l'action, elles tireront avec munitions lumineuses perpendiculairement à la position de départ, encadrant et marquant exactement l'axe d'attaque de la section (fig. 5).

— Entre les compagnies, le bataillon engagera les armes lourdes qui marqueront, avec munitions lumineuses, l'axe d'attaque du bataillon. Il n'y aura donc pratiquement pas de tirs d'armes d'appui devant le front de l'infanterie qui progresse, mais seulement dans les intervalles qui séparent les axes de poussée. Les fantassins doivent, avec leurs propres moyens, prendre à partie les buts qui se révèlent devant eux ; les armes d'appui *jalonnent* plus qu'elles ne soutiennent.

— Sitôt la compagnie annoncée en place, l'officier responsable de l'organisation de la base d'attaque fait retirer les sûretés encore en position plus avant. Elles rentrent par des itinéraires reconnus dans leurs sections respectives (fig. 5).

— Le commandant de bataillon, sitôt reçue l'annonce des compagnies prêtes dans la base d'attaque, peut donner le signal de l'action. Son organisation de combat est

heureusement simple. A aucun moment, il n'a engagé de moyens lumineux durant les préparatifs. Mais un problème se pose à lui, plus ardu qu'à son collègue britannique : comment influencer le combat une fois celui-ci engagé ? Où retrouver les subordonnés ? C'est là, il est bon de s'en souvenir, l'un des handicaps majeurs de l'opération nocturne. Le système anglais, très méthodique, y porte remède, alors que le procédé soviétique ne résout que très vaguement la difficulté.

5. Le Bataillon arrive sur ses objectifs

Nous venons d'étudier les caractéristiques de l'attaque nocturne ; la manière aussi dont le plan de combat doit être conçu, dont les bases d'attaque doivent être organisées.

Reste à traiter d'une phase que l'on néglige délibérément bien souvent : celle du comportement de la troupe qui atteint ses objectifs d'attaque.

Or cette arrivée de la troupe sur ses objectifs est probablement le moment le plus délicat de toute l'attaque de nuit. En effet, toutes les phases précédentes ont pu faire l'objet d'une planification soigneuse ; seule, cette phase finale n'a pu être organisée dans son détail. L'assaillant débouche dans un terrain qu'il ne connaît pas encore et que son adversaire connaît parfaitement. L'obscurité règne. La contre-attaque du défenseur — qui, cette fois, sait ce qu'il veut, qui sait où il va, qui connaît le relief, dont les réserves ont probablement pu jouer précédemment leur parade — ne va pas tarder à déboucher. Et à quoi se heurtera-t-elle ? Au mieux — si l'attaque a pu se dérouler conformément aux plans — à un ennemi à peine installé, médiocrement orienté sur le terrain, en pleine organisation, se cherchant peut-être encore lui-même. C'est dire l'importance d'une énergique activité de commandement dans cette phase finale.

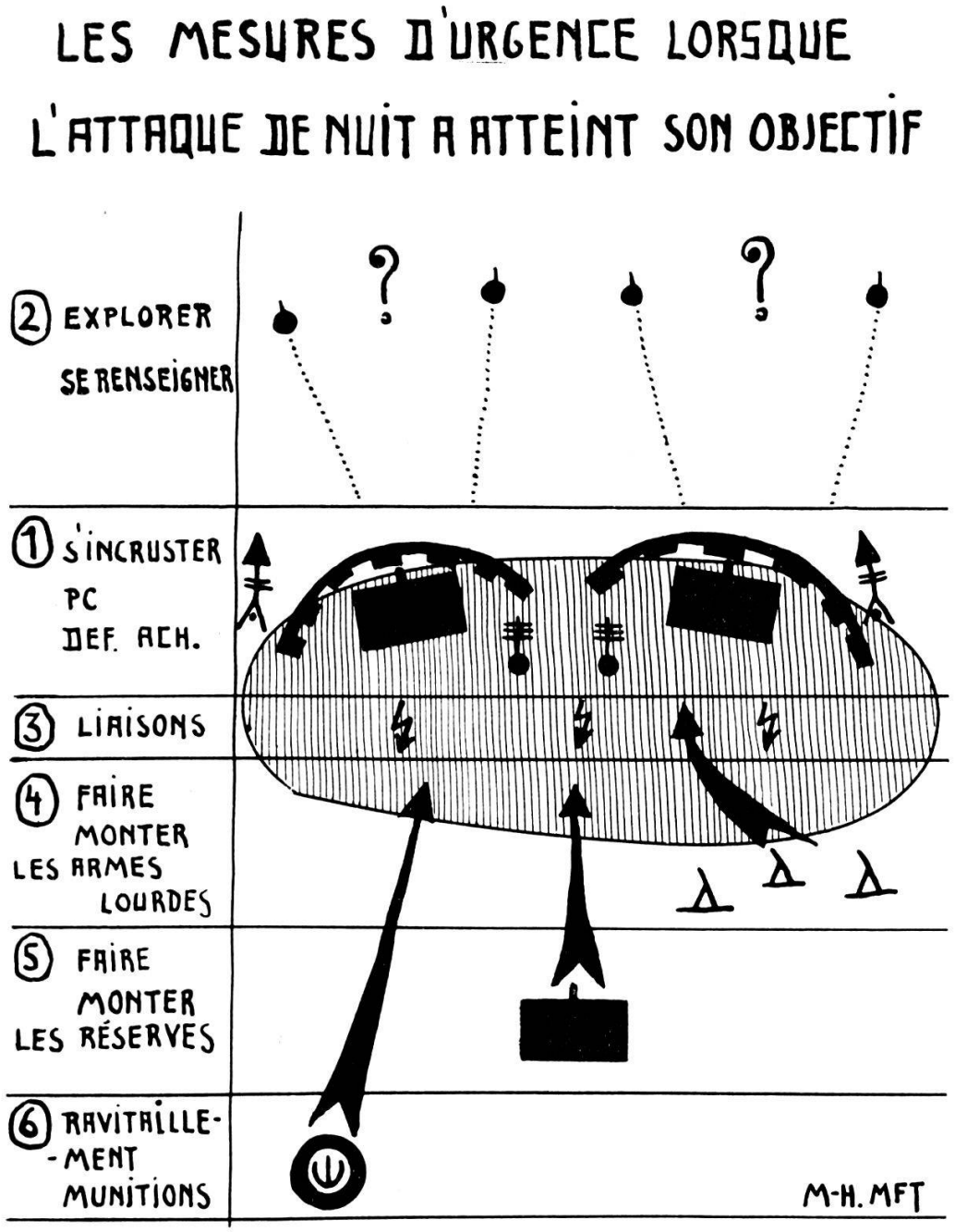

FIG. 6

Cette activité du commandement sera grandement facilitée si les axes d'attaque, les liaisons durant la poussée, le maintien de la direction générale de progression ont pu être exactement respectés. Ici apparaît la supériorité du procédé britannique d'attaque de nuit sur le procédé soviétique : le premier, nous

l'avons vu, prévoit une progression générale où les sections de tête avancent *en contact permanent*, la main dans la main, alors que le second n'est que la juxtaposition de l'effort *indépendant* des sections. Précieux apparaît aussi, dans la méthode anglaise, ce jalonnage lumineux *vers l'arrière* du terrain parcouru en combattant, et qui permet en tous temps de retrouver l'axe de progression du bataillon et les postes de commandement des unités, donc de commander, de diriger.

Car, dès l'arrivée sur les objectifs, toute une série de mesures importantes devront être prises pour tenir le terrain conquis (fig. 6) :

1° Toutes les unités s'incrustent provisoirement là où elles sont parvenues. Les PC à tous les échelons s'organisent et font connaître leur position par signaux lumineux conventionnels.

2° Envoi immédiat de patrouilles d'exploration, afin d'établir d'où l'ennemi va réagir (ces patrouilles devront ratisser un terrain inconnu, et dans l'obscurité...).

3° Vouer tous les soins à l'établissement de liaisons entre et avec les unités qui ont atteint leurs objectifs. (Liaisons radio, estafettes, signaux lumineux et sonores, contacts personnels).

4° Faire monter les armes lourdes en position (ne pas s'illusionner cependant sur leur efficacité dans la nuit; elles ne pourront régler leurs feux que sur des buts éclairés).

5° Faire monter les réserves immédiatement derrière l'objectif conquis. Eventuellement, les engager déjà partiellement si le dispositif l'exige. Dans tous les cas, faire reconnaître le terrain par des cadres de la réserve et leur faire étudier les modalités des contre-attaques qui pourraient leur être confiées.

6° Compléter de toute urgence les dotations en munitions des troupes. L'expérience de la guerre a montré que tous

les ravitaillements devaient, dans la nuit, être décentralisés à l'échelon de la compagnie.

Bientôt, le jour va se lever et l'ennemi n'a pas contre-attaqué. C'est là un autre moment délicat. A tous les échelons, les chefs devront être sur leurs gardes. Des emplacements de combat, des positions d'armes choisis dans la nuit d'une manière qui semblait judicieuse, vont brusquement, dans les quelques minutes qui font transition entre l'obscurité et le jour, apparaître défavorables, dangereusement exposés, impossibles à tenir. C'est maintenant un nouveau danger qui menace : se faire reprendre un objectif conquis durant la nuit par une contre-attaque diurne qui débouche à l'aube et aborde des positions indéfendables au grand jour.

Après conquête de ses objectifs, l'assaillant ne pourra donc se borner à les tenir dans la nuit, mais il devra encore savoir passer rapidement de son organisation défensive nocturne à un dispositif diurne apte à supporter, au grand jour, le choc de la contre-attaque ennemie.

6. Conclusions

Le vieux maréchal Blücher — encore un sceptique — se disait un jour moins effrayé par la vue d'un boulet lui arrivant droit dessus que par la pensée d'avoir à attaquer dans la nuit. Aujourd'hui, toutes ces opinions négatives, aussi illustres qu'aient été ceux qui les formulèrent, sont largement dépassées. On attaquera dans la guerre de demain la nuit comme le jour : les moyens de le faire que nos devanciers n'avaient pas, la tactique et même la stratégie auxquelles ces moyens ont donné naissance, nous conduisent à la guerre continue, que l'obscurité ne saura plus interrompre.

Hélas ! Nos troupes occidentales policées et confortables sont mal préparées, par leur mode de vie, par leur éducation, à affronter sans autre l'épreuve psychique du combat nocturne, ce contrairement aux armées des populations plus

primitives. Ce ne sont pas quelques séances d'instruction de nuit qui pourront contre-balancer l'hérédité transmise par des siècles de civilisation. Faudra-t-il alors n'accepter de combat que diurne ? Même si on pouvait le faire avec une grosse supériorité de moyens et de matériels, il faudrait — Corée et Indochine l'ont démontré — se résoudre à perdre alors dans l'obscurité ce que l'on était parvenu à gagner péniblement sous le soleil, contre le frustre et primaire adversaire.

Alors ?

Reste à tenter de redonner à nos gens le sens de l'obscurité, la confiance en la couverture nocturne. Mais c'est là chose difficile, ne nous leurrons point. Par contre, ce qui pourrait être fait serait de *perfectionner au maximum la technique du combat de nuit, afin de compenser par l'habileté manœuvrière les défaillances de l'instinct.* Constatons simplement, en guise de mélancolique conclusion, que nous sommes fort loin de ce but idéal.

Constatons aussi que c'est tenter le diable que de vouloir allier l'infériorité matérielle diurne à la méfiance envers les entreprises nocturnes : être surclassé 24 heures par jour conduit à la perte de toute initiative, à la défaite certaine. Huit à quatorze heures par jour la nuit peut devenir notre alliée : à nous de la mettre dans notre jeu ; elle en vaut la peine.

Capitaine M.-H. Montfort

Le lieutenant « officier benjamin »

Dans cet exposé, j'aimerais analyser brièvement les caractéristiques et les devoirs du « benjamin » des officiers de notre armée : le chef de section.

Certains souriront de cette expression de « benjamin », mais il me paraît utile de rappeler le rôle de ce jeune chef.